1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze

Revue de l'association française de recherche sur
l'histoire du cinéma

57 | 2009

Varia

Francis Lacassin est entré dans le livre

Bernard Bastide

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/1895/4017>

DOI : 10.4000/1895.4017

ISBN : 978-2-8218-0988-8

ISSN : 1960-6176

Éditeur

Association française de recherche sur l'histoire du cinéma (AFRHC)

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2009

Pagination : 131-136

ISBN : 978-2-913758-58-2

ISSN : 0769-0959

Référence électronique

Bernard Bastide, « Francis Lacassin est entré dans le livre », *1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze* [En ligne], 57 | 2009, mis en ligne le 01 avril 2012, consulté le 17 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/1895/4017> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/1895.4017>

disparitions

Francis Lacassin est entré dans le livre

« Rien de ce qui est étrange ne m'est étranger »
(Francis Lacassin, entretien avec Olivier Cariguel,
Le Magazine littéraire, décembre 2008)

L'historien du cinéma Francis Lacassin est décédé le 12 août dernier à l'âge de 76 ans, après un long et fructueux compagnonnage avec les images et les mots... En guise d'hommage, nous avons souhaité retracer ici les grandes étapes de son parcours intellectuel.

« Monsieur Lacassin ! Vos documents sont arrivés ! », lance d'une voix puissante une magasinnière en blouse bleue. La scène se passe au printemps 1987, dans la salle de lecture vétuste du département des périodiques de la Bibliothèque nationale, à Versailles. Je suis venu peaufiner la préparation d'un volume des *Chroniques taurines* de Louis Feuillade et voilà que je me trouve dans la même salle de lecture que son biographe ! Au début des années 1980, ma découverte, à la bibliothèque municipale de Nîmes, de la monographie de Feuillade par Lacassin (édition Seghers) m'avait fait découvrir non seulement le parcours du cinéaste lunellois, mais aussi servi de sésame vers l'univers de la recherche en histoire du cinéma. Ma lecture aussitôt achevée, je m'étais attelé aux années de formation

– celles du poète, journaliste et chroniqueur taurin – à mon goût trop hâtivement survolées par le biographe.

Répondant à l'annonce, un homme d'une cinquantaine d'année, d'une stature imposante, marche d'un pas assuré vers la banque de prêt. Quelques minutes après, je me présente à lui et il me convie aussitôt à déjeuner. Ce fut le début d'une amitié de vingt et un ans, nourrie de visites de bon voisinage (nous habitions tous deux le quartier Montsouris, Paris XIV^e), d'inlassables discussions autour de nos « chantiers » (c'est le mot qu'il utilisait) respectifs et parfois communs et d'échanges d'interminables lettres fax précisant des points de micro histoire n'intéressant que nous deux. Francis Lacassin était mon grand-père d'élection, celui qui a accompagné et encouragé mes recherches. Celui aussi dont je me sentais le plus proche en raison de nos communes origines gardoises et de notre passion partagée pour le cinéma muet français. Sa disparition soudaine a laissé un grand vide dans ma vie.

Francis Lacassin est né le 18 novembre 1931 à Saint-Jean-de-Valérisclé (Gard), au cœur des Cévennes gardoises. La véritable date figure dans peu de publications. Poussé par un désir d'arrêter les horloges, Francis avouait plus volontiers 1933, voire 1935 comme année de naissance. Le décor ? « Un village d'ouvriers mineurs, près d'Alès, où j'ai vécu jusqu'à 13 ans. Mes parents y tenaient une épicerie-bazar-mercerie-

1895 /
n° 57
avril
2009

131

journaux »¹. Position stratégique qui lui permet de lire, avant leur mise en vente, tous les journaux pour enfants et notamment *le Journal de Mickey*, dans lequel il apprend à lire. Afin d'encourager cette passion naissante, sa mère Marthe – une forte femme – ne tarde pas à lui confier « la disposition d'une banque du magasin et de la petite vitrine donnant sur la place du village »² où il peut mettre en valeur à son gré les publications. Vers cinq ou six ans, une autre découverte élargit son imaginaire : l'arrivée d'un tourneur de cinéma dans le café du village. « Brusquement, on a poussé toutes les tables contre les murs, tendu un drap de lit, installé des bancs pour les gens fauchés, des chaises pour les autres. Et quand la projection a commencé, le café n'était plus un café, mais le palais des Mille et une nuits... »³. Il découvre un cinéma populaire, nourri de films d'aventures (*le Tigre du Bengale*, les *Tarzan*) et de dessins animés (*Félix le chat*, les premiers Walt Disney). À cette époque, sa cousine Lucette le décrit comme un enfant solitaire, le nez continuellement plongé dans un livre ou une bande dessinée, d'une santé précaire.

À la fin de la guerre, ses parents acquièrent d'abord une boutique de postes de radio, puis un prospère magasin de meubles, avenue de

la Gare à Alès, la grande ville cévenole. Là, dès ses premières années au Lycée Jean-Baptiste Dumas, la boulimie de lecture de Francis va s'accroître « grâce aux brocanteurs étalant chaque lundi leurs épaves sur la promenade d'Alès appelée La Chaussée »⁴. Durant ses dernières années de lycée, il tâte un peu du journalisme dans le quotidien local *le Méridional* et participe, en 1945, à la création du Ciné-club d'Alès sous le pseudonyme d'Heurtebise, l'ange de Cocteau. Au sein d'une petite équipe de cinéphiles, il affirme son goût pour le cinéma fantastique (*Frankenstein* en tête) et pour le mystère. Désireux de prolonger son enfance autant que peut se faire, il flâne quelques années sur les bancs de l'université montpelliéraine. À côté d'une très officielle inscription en droit – surtout destinée à rassurer ses parents –, il butine du côté de la littérature, de l'histoire du Moyen Âge et de la philosophie. Un cours commun aux étudiants en philo et en médecine le conduit à l'hôpital psychiatrique de Font d'Aurelle, à Montpellier. « Comme illustration, le Professeur Lafon faisait venir un malade sur scène et l'interrogeait. Cela m'a amené à m'intéresser à la folie, à tous ces gens qui avaient un

1 Sauf mention contraire, les citations de Francis Lacassin sont tirées d'un entretien avec Bernard Bastide du 27 mars 1996, en partie publié dans Bernard Bastide, Jacques Olivier Durand, *Dictionnaire du cinéma dans le Gard*, Les Presses du Languedoc, 1999, pp. 137-141.

2 Souvenirs de Roland Sugier, ami d'enfance, publiés dans le courrier des lecteurs de *Midi Libre*, 7 octobre 2008.

3 Entretien avec Francis Lacassin, dans Bernard Bastide, Jacques Olivier Durand, *Dictionnaire du cinéma dans le Gard*, op. cit.

4 Francis Lacassin, *Mémoires. Sur les chemins qui marchent*, Monaco, Éditions du Rocher, 2006, p. 13.

comportement anormal, différent... »⁵. La leçon devait le marquer à vie.

Mais, comme tout provincial un peu ambiteux, Francis Lacassin ne rêve que d'une chose : « monter à Paris ». « J'ai réfléchi qu'en restant à Montpellier, je n'arriverais à rien. Il fallait que je m'installe à Paris pour me faire des relations et essayer de trouver du travail dans les branches qui m'intéressaient »⁶. Ses parents ne pouvant financer son départ, il passe avec succès un concours d'inspecteur des impôts et se retrouve à Paris. De l'automne 1954 à celui de 1956, il réalise son rêve : fréquenter assidûment la Cinémathèque française (« pratiquement tous les soirs, souvent deux fois par soir »⁷), les bouquinistes des quais et les librairies spécialisées, dont la mythique librairie Le Minotaure, rue des Beaux-Arts. Mais, peu sensible aux charmes de l'administration fiscale, il démissionne au bout d'un an et demi, au grand dam de sa mère ! Première tentative d'installation parisienne ratée.

Mais le destin le rattrape. Parti effectuer son service militaire à Bizerte, il s'y lie d'amitié avec Bernard Chardère, le fondateur de la revue *Positif*. Ce dernier cherche un gérant pour sa jeune société de production lyonnaise, les Films du Galion. Lacassin sera son

homme ! Dans une ambiance potache, il produit quelques courts métrages et en réalise lui-même quelques autres, dont *Mon ami Mandrin* (1959), avec la complicité de son ami Raymond Bellour. « Jusqu'au jour où je me suis aperçu que j'avais échangé une province contre une autre... »⁸.

En 1960, nouvelle tentative d'installation à Paris. Il va frapper à la porte des deux seules personnes qu'il connaît. Guy, un moniteur de gymnastique de l'armée travaillant dans une entreprise de dessins animés et Pierre Billard, rencontré lors d'une séance du ciné-club alsésien, alors directeur de la puissante Fédération française des ciné-clubs (FFCC) et rédacteur en chef de la revue *Cinéma*. « Grâce à lui, j'ai pu présenter des films dans les ciné-clubs affiliés à la FFCC à Paris, en région parisienne et en banlieue. C'est ce qui m'a fait vivre pendant des années »⁹. Une image est restée vivace dans la mémoire de Pierre Billard : la grande besace noire dont Francis Lacassin ne se séparait jamais. Elle lui servait tout à la fois de garde-manger, de bibliothèque et de rangement pour ses articles en cours d'écriture. Le « contrat » prévoyant, en retour, une collaboration bénévole à la revue *Cinéma*, Lacassin s'atèle à la tâche. Dès le numéro de mars

5 Entretien avec Francis Lacassin, dans Bernard Bastide, Jacques Olivier Durand, *Dictionnaire du cinéma dans le Gard*, op. cit.

6 « Pour le neuvième art... et les autres : Francis Lacassin interrogé par Alfu », dans Francis Lacassin, *Le Cimetière des éléphants*, Paris, Encrage, 1996, p. 148.

7 Ibid., p. 149.

8 « Pour le neuvième art... et les autres », op. cit., p. 150.

9 Entretien avec Francis Lacassin, dans Bernard Bastide, Jacques Olivier Durand, *Dictionnaire du cinéma dans le Gard*, op. cit.

1961, il commence à baliser un champ d'investigation cinématographique qui ne variera guère : Georges Franju, Louis Feuillade, Fantômas, Musidora, Joë Hamman, etc. Dans ce corpus, le cinéma contemporain occupe la portion congrue, comme si Lacassin n'en finissait plus de revenir au cinéma de son enfance, celui du café de son village. En s'intéressant assidûment au cinéma muet que tous délaissent (sauf Langlois à la Cinémathèque française), en interviewant les derniers survivants de cette époque héroïque, en réhabilitant les parents pauvres de l'histoire officielle du cinéma, il devient – comme il se plaira à se baptiser – « contre-historien du cinéma ». « Je commence par écrire un article, puis l'article devient une plaquette, qui elle-même devient un livre », explique-t-il¹⁰. En route, le sujet s'est enrichi de centaines d'alluvions d'archives patiemment glanées lors de dépouillement de revues, classées dans de grands dossiers et pieusement conservées dans une ancienne salle de bain de son appartement parisien. Dans cette myriade de (re)découvertes, le cas de Feuillade occupe une place matricielle. Lacassin commence à rechercher et interviewer les anciens collaborateurs du cinéaste au début des années 1960. D'abord publiés dans *Cinéma 61*, les portraits sont compilés dans *Pour une contre histoire du cinéma* (Bourgois 1972 ; Institut Lumière / Actes Sud, 1994). Ils

fournissent aussi la matière première d'un volume de la collection « Cinéma d'aujourd'hui » (Seghers, 1964), puis d'une plaquette pour l'*Anthologie du cinéma* (1966), enfin de la monographie de référence, *Louis Feuillade, maître des lions et des vampires* (Pierre Bordas et Fils, 1995).

Cette saine entreprise de recentrage de la marge, Lacassin l'applique aussi à la littérature populaire. « Celle que les bourgeois ne lisent pas », donne-t-il comme définition lapidaire. Romans d'aventures, policiers, d'anticipation, bandes dessinées, Lacassin fait feu de tout bois. Alors qu'il s'acharne « plein d'espoir, à tenter une carrière dans l'audiovisuel »¹¹, la planche de salut viendra d'ailleurs, de l'édition. Après de modestes débuts, il devient conseiller littéraire de Christian Bourgois pour 10/18, puis de Guy Schoeller pour la collection « Bouquins », chez Robert Laffont. Son destin de « grand justicier de l'édition et saint-bernard à usage d'auteurs ensevelis dans l'oubli »¹² est scellé. Grâce à lui, un public chaque année plus fourni, redécouvre Jack London, Albert Londres, Léo Malet, Gustave Le Rouge, Pierre Souvestre et Marcel Allain, Boileau et Narcejac, Georges Simenon, Casanova... et tant d'autres ! En 2006, ses mémoires d'éditeur, *Sur les chemins qui marchent* égrènent, en treize copieux chapitres truffés d'anecdotes savoureuses, ces auteurs qui sont autant des rencontres.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ Francis Lacassin, *Mémoires. Sur les chemins qui marchent*, op. cit., p. 81.

¹² *Ibid.*, p. 278.

En 1995, Lacassin profite de la célébration du « Premier siècle du cinéma » pour revenir à l'histoire du 7^e art. Désireux de se protéger des sollicitations parisiennes en tout genre, il achète une villégiature à Nice et s'y réfugie, plusieurs mois par an, pour y écrire en paix. Cultivant volontiers le secret, il se méfie comme d'une guigne « des chercheurs qui travaillent au téléphone » et des plagiaires de tout crin. Pour piéger ces derniers, il prend soin de glisser un faux titre dans chacune de ses filmographies et attend patiemment de prendre un confrère la main dans le sac !

Dans la foulée de la réédition de son *Feuillade*, il publie *la Légende Tarzan* (Dreamland, 2000), *Alfred Machin, de la jungle à l'écran* (Dreamland, 2001), puis *À la recherche de Jean Durand* (AFRHC, 2004) et distille ses dernières pépites dans les revues *Cinémathèque*, *Ciné Nice*, 1895... Développant un jugement très critique à l'égard de certaines publications de l'AFRHC (sa cible préférée étant *le Dictionnaire du cinéma français des années 20* en raison des erreurs de date), il consent toutefois, après maints refus, à apporter sa contribution d'abord au volume *Perret* (2003), puis au numéro « Émile Cohl » (2007). Entre les deux, j'avais convaincu les membres de l'AFRHC de publier son *Jean Durand*, jusque-là réservé à un lectorat italophone. Je garde le souvenir ému d'un après-midi passé à identifier, à la

photothèque de la BiFi, les acteurs de Durand, de la taille d'une tête d'épingle, de son explosion de joie puérile qui ponctuait chaque nouvelle découverte.

Dans un entretien avec Pierre Assouline, il y a une quinzaine d'année, Francis Lacassin annonçait son plan de travail pour les années futures. « Quand j'aurai entre 65 et 75 ans, j'écrai des livres sur des personnages de l'histoire du cinéma d'avant 1914 à propos desquels j'ai accumulé des notes que je n'ai pas encore pu développer »¹³. Ces dernières années, les bibliographies de ses ouvrages s'enrichissaient de listes, sans cesse renouvelées et toujours plus longues de livres « en préparation ». Au moment de sa disparition, il fourmillait de projets – Joë Hamman, Henri Fescourt, les Cinéromans, Alice Guy – tout en poursuivant son travail d'éditeur chez Omnibus et en travaillant à ce qui aurait dû être le deuxième tome de ses *Mémoires d'éditeur*¹⁴.

Lors de notre dernière rencontre, le 2 août à Paris, il se désespérait du traitement médical qui l'empêchait d'écrire et attendait beaucoup du pace maker qu'on allait lui poser quelques jours plus tard. « Si je pouvais gagner trois ou quatre ans... Le temps d'achever mes projets en cours... » La vie ne lui en aura pas laissé le temps. Francis Lacassin est décédé dans la nuit du 11 au 12 août 2008 à l'hôpital Georges Bizet (Paris) où il avait été opéré quatre jours plus tôt, laissant les « contre-historiens » à tout jamais orphelins.

¹³ « Lacassin » par Pierre Assouline, *Lire*, sans date.

¹⁴ Travail inachevé, Francis Lacassin n'ayant écrit que quelques chapitres.

Ses écrits et ses livres lui survivront. En 1997, répondant aux sollicitations de son ami Christian Bourgois, alors président de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaines (IMEC), Lacassin avait pris la décision de confier à l'institution normande l'ensemble de ses archives et de sa bibliothèque. Les amis de passage dans son appartement parisien étaient régulièrement mis à contribution pour apposer son ex-libris autocollant – un Chat botté lisant – et remplir des cartons à destination de l'Abbaye d'Ardenne. On dénombre la bagatelle de 35 000 volumes, 15 000 journaux et revues plus environ 171 boîtes d'archives (manuscripts, correspondances, etc.) qui, jusqu'alors, peuplaient toutes les pièces et couloirs de son appartement parisien. Il faudra plusieurs années avant d'achever leur catalogage et de les rendre publics.

Francis était un bibliophile boulimique, toujours en quête d'une édition populaire ou d'un tirage de luxe. À la fin des années 1950, une crue intempestive du Gardon avait détruit, dans la cave de la maison familiale, toutes les éditions de bandes dessinées de son enfance. Une plaie jamais cicatrisée. Son Rosebud à lui.

Bernard Bastide

Vittorio Martinelli, la mémoire du cinéma muet italien

Le fonds Martinelli à la Cinémathèque de Bologne

Vittorio Martinelli (Naples, 1926 - Bologne, 2008) faisait partie des figures familières de mes séjours en Italie, un ami précieux au même titre que Gian Piero Brunetta ou Aldo Bernardini. Je ne saurais même pas dire à quelle occasion je l'ai connu tant il est indissociable de mes souvenirs, qu'il s'agisse des rétrospectives de Pesaro pendant les années soixante-dix, de Rapallo en 1979 sur le cinéma italien des années vingt, d'Ancône en 1980 sur le cinéma muet de 1907 à 1921, de Reggio-Emilia en 1984 sur les problèmes de l'historiographie cinématographique, de Pordenone surtout : les « Giornate del cinema muto » nées en 1982 furent l'occasion de rencontres régulières, avant que n'apparaisse à Bologne « Il Cinema ritrovato ».

Lors de mon séjour en Italie pendant les années 1975-1977, il était un point de référence chaque fois qu'il venait à Rome (il habitait alors Rieti). Lorsque j'ai commencé à préparer un numéro monographique sur le cinéma muet italien pour *les Cahiers de la Cinémathèque*, la revue perpignanaise dirigée par Marcel Oms, il s'est trouvé naturellement associé au projet aux côtés d'Aldo Bernardini, Gian Piero Brunetta, Mario Quaragnolo, Davide Turconi... Le numéro sortira en 1979 : déjà se notait son goût pour les